

Histoire des sciences

Histoire de l'agronomie en France

Jean Boulaine. Éditions Lavoisier Tec et Doc, 1996.

Qui écrit l'histoire des disciplines scientifiques ? Dans le cas de ma discipline, la chimie, je distingue trois catégories d'auteurs, que je propose d'extrapoler à l'histoire des sciences en général. La première est celle des professionnels de l'histoire des sciences, spécialistes, le plus souvent universitaires, de formation historique ou philosophique ; ils étudient surtout les périodes « classiques », déjà anciennes, dont ils privilégient volontiers les aspects épistémologiques ou sociologiques dans des ouvrages érudits ; ils abordent rarement les aspects actuels, trop techniques, des disciplines scientifiques. D'autre part, les vulgarisateurs, souvent polygraphes de talent, ont parfois un rôle important, parce que leur maîtrise de l'écrit met une matière précieuse du public à sa disposition : « Si Peau d'Âne m'était contée... » Ainsi F. Hofer, au siècle dernier, publia une *Histoire de la chimie* qui fit date. Infatigable, il publia également une *Histoire de l'astronomie*, une *Histoire de la physique et de la chimie*, une *Histoire de la botanique*, etc. Viennent enfin les scientifiques historiens qui, à partir de leur expérience professionnelle de chercheur, ont été amenés à réfléchir sur l'évolution de leur discipline ; sans négliger le passé, ils accordent une grande importance aux progrès récents (qu'ils sont capables d'expliquer) et aux évolutions qui y ont conduit. Eugène Chevreul, Hermann Kopp, Carl Schorlemmer, Wilhelm Ostwald, J. Partington, Paul Walden et Aaron Ihde ont été de ces chimistes qui se sont intéressés à l'histoire de la chimie. Avec l'*Histoire de l'agronomie en France*, dont Jean Boulaine nous présente la deuxième édition, nous avons un nouvel exemple d'un tel travail de scientifique historien.

D'emblée, l'entreprise était difficile : l'agriculture a été, dans le passé historique, c'est-à-dire

depuis 10 000 ans, l'occupation essentielle et la grande industrie des hommes, mais les témoignages, matériaux de base de l'historien, sont rares et dispersés : en 1979, Fernand Braudel regrettait encore que « les historiens spécialistes aient peu consacré leur attention aux techniques de l'agriculture ». C'est un agronome ayant une riche expérience professionnelle qui ouvre la voie.

Pourquoi avoir restreint le champ de l'étude au cadre géographique de la France ? Selon J. Boulaine, la rédaction d'une histoire mondiale de l'agronomie était au-dessus de l'état de l'information, des moyens dont il disposait et des conditions éditoriales de son travail. Ce cadre d'étude hexagonal n'empêche toutefois pas l'évocation de l'Amérique (la pomme de terre), des croisades (l'alcool) ou des Pays-Bas (apport de l'agriculture flamande, lors de la Renaissance), ni la mention de savants étrangers tels les chimistes Carl Scheele, Humphrey Davy ou Jöns Jacob Berzélius.

Après un chapitre préliminaire dense, mais clair, consacré aux « thèmes agronomiques de tous les temps », l'ouvrage, organisé en neuf chapitres eux-mêmes divisés en courts paragraphes, nous mène, par un découpage chronologique, de la préhistoire aux années 1990. Plus de 40 encadrés biographiques concernant les agronomes

les plus notoires sont dispersés dans l'ouvrage ; ils sont complétés par de nombreuses indications biographiques, dans le corps du texte.

Tout au long de l'ouvrage, le lecteur qui n'est pas spécialiste découvre une vision nouvelle de l'histoire de la France, une vision « agronomique ». L'exemple du Moyen Âge est frappant : autour de l'an mil, le cheval devient un animal polyvalent ; l'invention de l'étrier permet la constitution d'une cavalerie de choc, ce qui bouleverse l'art de la guerre, et le collier d'épaule constitue un progrès fondamental pour l'agriculture ; son utilisation permet de tripler, voir de quadrupler la force de traction du cheval, qui peut alors tirer une charrette ou être attelé à une charrette. J. Boulaine illustre cela d'une jolie formule : « pour comparer avec la vie actuelle, le Moyen Âge possède avec le cheval, et par rapport aux périodes précédentes, l'équivalent du tracteur, du camion et du char d'assaut. » Plus généralement, la « révolution industrielle du Moyen Âge » est fondée sur l'utilisation intensive de l'énergie de l'eau, du vent (moulins) et du fer, qui devient une matière première abondante ; son emploi plus fréquent conduit à des progrès décisifs pour l'outillage agricole, tout particulièrement la charrue et la herse.

Avec les passages consacrés à la gabelle, nous avons un autre exemple de cette vision historique renouvelée : l'auteur étudie l'impact économique de cet impôt sur le sel, si impopulaire du XIV^e siècle jusqu'à la Révolution. Montrant combien la gabelle a nuit à l'activité agronomique, il signale là un des exemples de contrainte, par le pouvoir central, sur des éléments qui favorisent la production agricole. Cette situation se renouvellera au XIX^e siècle avec les droits de douane sur les engrais.

Chacun des chapitres du livre apporte ainsi une contribution à cette vision originale des processus historiques. Nous assistons progressivement à l'émergence de l'agronomie, en tant que discipline scientifique nouvelle : à partir des années 1750, des hommes font passer l'agronomie, de l'état d'art pratique à celui de discipline scientifique, en sachant « élever leur réflexion au-delà des mises au point des découvertes et des plaidoyers, créer de nouveaux concepts, de nouvelles méthodes et bâtir une théorie là où il n'y avait qu'une accumulation de recettes ». Les pères fonda-



Jean-Baptiste Boussingault (1802-1887), « le plus grand agronome du monde ».